

## DEUX NOUVELLES VERSIONS DU MYTHE DES JUMEAUX CHEZ LES WAYĀPI DE GUYANE

Pierre GRENAND

*Ethnologue de l'O.R.S.T.O.M., centre O.R.S.T.O.M., B.P. 165, 97300 CAYENNE*

Il nous a semblé intéressant de présenter deux nouvelles versions d'un mythe extrêmement répandu en Amérique méridionale. Dernières versions dans le temps, elles sont dans l'espace le dernier maillon découvert d'une longue chaîne allant du Rio Parana à la Guyane. Les deux textes ont été recueillis chez des Indiens de langue tupi, les Wayāpi de Guyane française, dont le groupe le plus important (170 habitants) est localisé sur le haut cours de l'Oyapock. Cette tribu, ayant subi les derniers contre-coups de l'histoire coloniale de cette région, a émigré en deux siècles de l'Amazone à la Guyane où elle s'est installée entre 1800 et 1830. Il est évident que dans leur territoire originel, les Wayāpi vivaient au contact d'autres groupes Tupi dont plusieurs sont encore en place (Urubu, Tembè, etc.). Certaines de leurs traditions orales, en particulier celles relatives à l'anthropophagie rituelle, ne laissent aucun doute sur ce point.

Nous présentons ici deux versions du mythe recueillies dans le même village à quatre ans d'intervalle.

La première a été recueillie en Français auprès d'un informateur francophone, Robert Yawalu.

La seconde l'a été auprès de la grand-mère Pekū et son fils Ilipè et traduite du Wayāpi par Françoise GRENAND.

### I. Les enfants de Yaneya (1)

N.B. : *Les noms vernaculaires ont été mis entre barres obliques. Dans la deuxième version du mythe, des éléments sous-entendus ont été ajoutés afin de faciliter la compréhension du texte.*

« Yaneya vécut longtemps parmi les hommes. Un jour sa femme fut enceinte. Il décida cependant de quitter le village parce que sa flûte était tombée et s'était brisée (2), le mettant dans une grande colère. Il partit seul en direction de la mer. Sa femme prit le parti de le suivre. Elle faisait ainsi selon le désir des jumeaux qu'elle portait et qui parlaient déjà bien Wayāpi. En cours de chemin, les enfants demandèrent à leur mère de cueillir des feuilles de toutes les couleurs, qu'ils trouvaient jolies, des vertes, des blanches, des rouges... Une fois, leur mère se fit piquer par des guêpes en se penchant vers les feuilles ; elle se fâcha et refusa d'en cueillir de nouvelles. Les enfants se vexèrent à leur tour. Quand plus tard elle leur demanda s'ils étaient bien toujours sur les traces de leur père, les enfants ne voulurent pas répondre. C'est alors qu'elle emprunta le chemin du jaguar /yawa/. Et le jaguar, lorsqu'il la vit, l'attrapa et la mangea. Il lui ouvrit le ventre et en

---

(1) /yaneya/, Dieu, le Créateur. De /yanè/, « nous » et /ya/, « maître de ». Il est nommé Nanderuvusu/ chez les Guarani du Sud et /Mair/ ou /Maira/ chez les Tupi du centre et du Nord.

(2) Le fait apparemment anodin du bris de la flûte doit probablement être pris au sens symbolique et souligne l'incompréhension verbale existant entre yaneya et les humains.

retira les bébés qu'il mit soigneusement de côté. Les enfants ne moururent pas et grimpèrent sur un petit arbre du haut duquel ils assistèrent au festin du jaguar. Quand ce dernier eut terminé, il railla les enfants en leur disant : « maintenant, c'est moi votre grand-mère » (1). Et les enfants le suivirent. Ils se nommaient Mayamayali et Wayamakale (2). Ils apprirent tout, tout seuls : la vannerie, la chasse, la pêche ; ils se fabriquaient des flèches à leurs dimensions en y mettant les plumes des colibris qu'ils tuaient. Un jour, ils virent le pigeon /pikau/ (3) qui leur dit que le crâne de leur mère était maintenant tout blanc. Effrayés par ces paroles, ils n'osèrent pas le tuer. Ils rencontrèrent alors l'hocco /mitũ/ (4) qui leur chanta : « vous vivez avec le jaguar qui a tué votre mère ». Les deux enfants se dirent qu'en effet il fallait détruire les jaguars (5). « Nous allons construire un pont à travers la mer. Tous les jaguars monteront dessus, nous couperons alors toutes les ficelles qui le retiennent et tous les jaguars se noieront. » Ils se mirent donc à faire des vanneries : des nattes, des éventails à feu, des couleuvres à manioc... Puis ils les jettèrent en travers de la mer et Wayamakale traversa pour les attacher de l'autre côté de la mer sur la rive d'en face. Mayamayali décida que c'était lui qui couperait les cordes une fois que tous les jaguars seraient sur le pont. Et il se mit à appeler tous les jaguars de la forêt qui arrivèrent et grimpèrent sur le pont. Wayamakale, n'écoulant pas les ordres de son frère, coupa les cordes avant que tous les jaguars aient eu le temps de monter sur le pont (6). C'est ainsi que deux jaguars, un mâle et une femelle, eurent le temps de se ressaisir et de se sauver dans la forêt. Quant à ceux qui étaient sur le pont, ils tombèrent à la mer. Les vanneries se transformèrent : les couleuvres à manioc devinrent

des anacondas /møyu/ (7), les éventails à feu devinrent des poissons /ipilây/ (8) et les nattes, de larges poissons /kumalu/ (9), qui, tous ensemble, dévorèrent les jaguars.

Puis les deux enfants décidèrent de reprendre le chemin qui conduisait à leur père. Cependant Mayamayali voulut revoir le crâne de leur mère. Arrivé à l'endroit où il gisait, il se mit à travailler « tout comme il faut », et le fils de Yaneya réussit à mettre sa mère debout. Elle commençait même à parler quand arriva son deuxième fils. Tout ému, il prit sa mère dans ses bras, mais elle retomba en morceaux. Mayamayali fit ainsi plusieurs tentatives qui toutes échouèrent, chaque fois que Wayamakale voulait la tenir embrassée. Ils décidèrent donc d'abandonner et de poursuivre leur chemin. C'est ainsi qu'ils arrivèrent au bord de la mer où ils virent leur père occupé à tailler du bois. Chaque gros copeau qui tombait dans la mer devenait soit un poisson /kumalu/ soit un poisson /pakusĩ/ (10), les petits copeaux quant à eux, se transformaient en /pakupitã/ (11) ou en /ipilây/ ou encore en tout petits papillons blancs. S'adressant aux deux jeunes gens, Yaneya leur dit : « si vous êtes vraiment mes fils, vous devez être capables de faire aussi bien que moi. » Mayamayali réussit, mais Yayamakale échoua. Yaneya dit : « Tu n'es pas mon fils, tu n'es qu'un singe /kaʔi/ » (12). Puis il ajouta : « Rentrons à la maison, nous allons travailler à faire mes flèches. » Mayamayali se débrouilla très bien, mais Wayamakale tordait les roseaux, les cassait et même les mordait. Son frère se fâcha de sa maladresse, ainsi que son père, qui rentrait justement du bain ; il entra dans une grande colère, attrapa son fils et le « déchira en deux » ; la peau devint le perroquet /kulz/ (13), mais la chair, elle, resta un singe /kaʔi/

(1) Dans les versions relevées chez d'autres amérindiens, c'est en effet une vieille femelle jaguar qui élève les jumeaux.

Dans les versions arawako-karib cette grand-mère est une rainette /kunawalu/ (*Phrynohyas resiniflrix* Goeldi) qui pour de nombreux peuples de la forêt, dont les Wayäpi, est à la fois batracien et jaguar.

(2) /Mayamayali/ et /Wayamakale/. Le nom du premier jumeau est bien entendu à rapprocher du nom de /Maira/ chez les Tupi du centre et du Nord. Chez les Urubu (HUXLEY, 1960), le premier jumeau se nomme Mair mimi. Le nom du deuxième jumeau, /Wayamakale/ en revanche n'apparaît dans aucune autre version connue du mythe. Il signifie « vieil iguane » de /Wayamaka/, « iguane » et /-e/ « morphème du passé ».

(3) /pikau/. Pigeon (*Columba speciosa* Gm.).

(4) /mitũ/. Hocco (*Crax alector* L.).

(5) L'hésitation à tuer le jaguar est le juste reflet du comportement social des Wayäpi qui se refusent généralement à admettre tout acte ou pensée ignobles, commis ou exprimés envers eux.

(6) Avant même la confrontation avec /Yaneya/, la maladresse et la stupidité de /Wayamakale/ sont soulignées.

(7) /møyu/, anaconda (*Eunectes murinus* L.).

(8) /ipilây/, piraie ou pirhana (*Serrasalmo gymnogenys* Gün.). Poisson très vorace.

(9) /kumalu/, coumarou (*Myloplus rhomboidalis* Cuv.). Gros poisson plat et vorace.

(10) /pakusĩ/ : poisson plat et argenté (*Acnodon oligocanthus* Müll. et Tros.).

(11) /pakupitã/ : poisson plat (*Myloplus rubripinnis* Müll. et Tros.).

(12) /kaʔi/. Sapajou fauve (*Cebus apella* L.). Ce singe est considéré comme très actif et même astucieux, mais on dit également qu'il est fou (/manʒmanʒ/).

(13) /kulz/. Perroquet amazone (*Amazona farinosa* L.).

et se mit à hurler ; le père, repentant, demanda à Mayamayali d'aller chercher son frère, mais celui-ci refusa, disant que désormais, il resterait comme ça (1).

Puis Yaneya décida qu'il était temps qu'il remonte à son village du ciel. Auparavant, il donna une « montre » (2) au coq /masakala/, au hocco /mitū/, à la maraie /malay/ (3), au coujoubim /kuyui/ (4), à la perdrix grise /ulu/ (5). Depuis ce jour, tous ces oiseaux chantent à 5 heures du matin. Yaneya créa alors la nuit, mais il ne lui avait pas fixé de bornes, et les mauvais esprits, rôdant dans les villages, tuaient un grand nombre de femmes et d'hommes. Il créa alors le jour, mais le soleil restait toujours au zénith et les hommes et les femmes brûlaient par dizaines. Yaneya créa alors l'alternance du jour et de la nuit, grâce à la « montre » des oiseaux. Pour monter au ciel, Yaneya se transforma en biche /soʔə/ (6), mais il fut tué par des Brésiliens (« je crois pourtant que ce n'était pas des Brésiliens ») (7). Au moment où ils voulurent découper la bête, elle se releva ; ils l'achevèrent alors à coups de sabre et l'enterrèrent sous de gros rochers. Mais il parvint à s'échapper. A 5 heures du matin, un coq chanta : « Yaneya est parti ». Un autre lui demanda : « où ça ? » et le premier répondit : « sur les nuages ». Mayamayali restait donc seul. Il alla rechercher son frère, mais aucun n'avait de femme. Mayamayali décida d'en faire une dans du bois de /kaisu/ (8) ; c'est ainsi qu'il façonna une très belle femme ; puis il dit à Wayamakale : « va dans la forêt avec ma femme pour qu'elle nous cherche de la nourriture ; mais prends bien garde de ne pas faire l'amour avec elle, car elle n'est pas encore tout à fait terminée ; pendant ce temps, j'en ferai une pour toi ». Cependant, à peine arrivé au détour du chemin, Wayamakale fit l'amour avec sa belle-sœur (9). Aussitôt, celle-ci se transforma en arbre /waīwīʔi/ (10), obligeant le sexe de l'homme à s'allonger de 15 mètres au moins. Puis il revint au village avec son sexe démesuré. Son frère, en le voyant arriver, comprit tout de suite,

et, changeant d'idée, fit un banc avec le morceau de bois qu'il était en train de travailler. Quant à Wayamakale, il fut obligé de se confectionner une sacoche en feuille de palmier /wassy/ (11) pour transporter son sexe enroulé comme une pelote de fil. Pour remédier au manque de femmes, les deux frères décidèrent d'aller habiter dans un village indien. Wayamakale cacha soigneusement son sexe dans sa sacoche, s'habilla bien et prit sa flûte. Ils arrivèrent dans un village au soir d'une journée de danse et de cachiri ; tout le monde était déjà couché. Au son de sa flûte, il réveilla toutes les femmes et les invita à danser ; creusant alors un grand trou au milieu de la place, il les y entraîna toutes au cours d'une danse (12). Le lendemain matin, les hommes se demandèrent où étaient leurs femmes. Un petit garçon répondit qu'il les avait toutes vues entrer dans un grand trou. Mayamayali comprit tout de suite ce qui s'était passé. Le village était désormais dépourvu de femmes. Il y avait bien deux animaux domestiques, un perroquet /kule/ et un singe /kaʔi/, mais quand les hommes firent l'amour avec eux, ça ne donna que des filles disgraciées par une queue de singe ou de perroquet. Or, ce que les hommes ne savaient pas, c'est que lorsqu'ils étaient partis à la chasse, ces deux animaux allaient à l'abattis, arrachaient du manioc et rentraient au village. Comme ils avaient chaud, ils enlevaient l'un ses plumes, l'autre ses poils et se transformaient en belles femmes qui fabriquaient alors du cachiri ; elles ne remettaient leurs vêtements animaux que le soir. Quand les hommes rentraient, ils leur demandaient, tout en buvant le frais liquide : « mais qui donc a préparé un si bon cachiri ? — on ne sait pas » répondaient les deux animaux. Les hommes finirent pourtant par les soupçonner ; aussi postèrent-ils un des leurs sur le chemin de l'abattis. Quelle ne fut pas sa surprise de voir les deux animaux passer, chargés de lourdes hottes, puis se dévêtir. Il sortit alors de sa cachette et se précipita sur les dépouilles animales qu'il jeta au loin ; elles donnèrent l'une

(1) La sanction jetée sur Wayamakale pèse en fait sur Yaneya qui conserve devant lui l'image de son acte inhumain.

(2) L'informateur parle évidemment de « montre » pour mieux se faire comprendre.

(3) /malay/, Pénélope (*Penelope marail* P. L. Stadius müller).

(4) /kuyui/, Pénélope à huppe blanche (*Pipile camanensis* Jacq.).

(5) /ulu/, colin de Guyane (*Odontophorus guyanensis* Gmelin).

(6) /soʔə/, dague rouge (*Mazama americana* Erx.).

(7) Il est remarquable de voir, en dépit d'une certaine improvisation de l'informateur, à quel point le mythe, qui pour lui est histoire vraie ne peut en fait qu'être antérieur à l'arrivée des Occidentaux en Amérique.

(8) /kaisu/, Acajou rouge (*Cedrela odorata* L.). Ce bois est tendre.

(9) En fait selon le système de parenté Wayāpi, la belle-sœur est une épouse potentielle et Mayamayali émet plus un conseil de mari jaloux qu'un interdit strict.

(10) /waīwīʔi/, Ébène verte (*Tabebuia capitata* Sand.). Son bois est extrêmement dur.

(11) /wassy/, palmier euterpe (*Euterpe oleracea* Mart.).

(12) Toute cette partie du mythe stigmatise les comportements sexuels anormaux des femmes, Wayamakale représentant le monde animal.

un perroquet /kulɛ/ et l'autre un singe /kaʔi/ mais leur chair resta deux belles jeunes filles. Wayamakalɛ, qui était revenu seul du fond du trou, était toujours handicapé par son sexe démesuré et n'en avait pas moins envie de faire l'amour. Un jour qu'il était décidé à coucher avec une femme, son sexe le précéda tandis qu'il montait l'échelle menant à la case. C'est alors qu'une jeune femme, cachée en haut de l'échelle, lui coupa le pénis avec un sabre. Le morceau coupé sauta et se réfugia dans le vagin de la femme. Chaque fois qu'elle allait se baigner, le morceau sortait et elle jouait avec lui ; il réintérait sa place quand elle sortait de l'eau. Un jour, cependant, elle oublia de le remettre en place et le morceau de sexe s'enfonça dans la boue dont il ressortit sous forme d'anguille /muu/ (1). Désormais, tout fut bien. »

Yawalu, février 1972.

## II. Les enfants de Yanɛya

« C'est parce qu'on lui brisa sa flûte que Yanɛya partit, laissant sa femme enceinte. Elle portait deux foetus qui lui dirent : « Allons avec papa ; voilà le chemin qu'a suivi papa. » Et tandis qu'elle marchait, les enfants virent de jolies feuilles rouges. « Cueilles-les nous, pour que l'on s'amuse » dirent-ils à leur mère. C'était des fruits de /palili/ (2), de jolies feuilles mortes de /waapitã/ (3), des /kalawata/ (4), des fruits de /kapiãʔi/ (5), des fruits de /yikisiʔi/ (6). En cueillant un fruit de /palili/, la mère se fit piquer par des guêpes. Elle tapota son ventre et dit : « Les enfants qui sont encore dans le ventre de leur mère ne parlent pas ainsi pour dire qu'ils veulent çà et çà (7) ! » Ils ne parlèrent plus à leur mère.

« Par où donc papa est-il passé ? » leur dit-elle, mais ils ne répondirent pas et elle s'engagea sur le chemin [menant au village] des jaguars. Un jaguar la repéra, la tua et la mangea. Ayant extrait les foetus, il les coinça dans une fourche de pimentier. Ils se dégagèrent bientôt. Ils étaient des étrangers chez les jaguars, mais après avoir mangé leur nourriture, ils devinrent des leurs (8).

Ils se faisaient leurs petites flèches dans le pétiole des feuilles de /mɔlotɔ/ (9) et y attachaient des plumes de colibri. Ils tuaient beaucoup de colibris pour s'en faire des empennes de flèches.

Un jour, ils se dirigèrent vers un pigeon /pikau/ qui chantait : « voilà, dirent-ils, qui va nous faire des empennes ». Le pigeon chantait : « le crâne de votre mère a blanchi. » Voilà ce qu'il leur chanta et les enfants reculèrent loin de lui.

Plus tard, un hocco /mitũ/ chanta, et ils partirent dans sa direction ; /il chantait/ : « Toi, Mayamayali, tu chasses pour ceux qui ont tué ta mère. » Ils étaient maintenant en cclère. « Allons redonner vie aux ossements de maman et nous irons ensemble vers notre père » dit l'aîné.

Mayamayali éplucha et coupa en morceaux de la canne à sucre pour son cadet Wayamakalɛ, puis il partit vers les ossements de sa mère. Il avait déjà dressé ses jambes quand Wayamakalɛ arriva et enlaça sa mère en disant : « maman, maman ».

Elle s'écroula. Mayamayali le fit reculer, le raccompagna et lui coupa encore de la canne à sucre. « Je t'avais dit que j'allais redonner vie aux ossements de maman et que nous irions retrouver papa. »

Mayamayali retourna près des ossements de sa mère. Il l'avait déjà dressée, elle parlait presque, quand juste à ce moment-là, Wayamakalɛ arriva encore ; il l'enlaça une nouvelle fois et elle retomba.

Mayamayali abandonna son idée. « Je t'avais pourtant dit que je redonnerais vie au corps de maman et que nous irions retrouver notre père. » Puis ils partirent.

[Mais ils voulaient se venger des jaguars ; aussi] tressèrent-ils beaucoup de nattes, d'éventails à feu, de coulevres à manioc. Ils coupèrent ensuite un arbre et le couchèrent en travers de la rivière jusqu'à la rive d'en face. Ils alignèrent les vanneries dessus. Puis tous les jaguars montèrent. La passerelle inclinée s'effondra et les jaguars partirent dans le courant. Mais deux n'étaient pas encore arrivés : un mâle et une femelle, et on dit que ce sont ces deux-là qui procréèrent et donnèrent les jaguars que l'on voit maintenant.

(1) /muu/, anguille (*Symbranchus marmoratus* Bloch.).

(2) /palili/. *Heliconia acuminata* A. Rich. *Musaceae*. Plante du sous-bois.

(3) /waapitã/. *Sapotaceae*. Grand arbre.

(4) kalawata/. Ce mot désigne plusieurs *Bromeliaceae* épiphytes.

(5) /kapiãʔi/. *Costus* sp. *Zingiberaceae*. Plante herbacée.

(6) /yikisiʔi/, *Pseudima frutescens* (Aubl.) Radlk. *Sapindaceae*. Toutes les plantes énumérées de (29) à (33) ont une de leurs parties aériennes rouge. Cette couleur rouge intervient ici, comme dans la vie courante des Wayãpi, comme une protection contre les maléfices, dont va se priver par ignorance l'épouse de Yanɛya.

(7) L'épouse de Yanɛya en faisant taire ses enfants se comporte en humaine incompréhensive.

(8) Les Wayãpi attribuent un rôle essentiel à la nature des aliments consommés et parsèment leur existence d'interdits ou de recommandations alimentaires.

(9) /mɔlotɔ/ *Didymopanax morotoloni* Aubl. *Araliaceae*. Les feuilles palmées de cet arbre sont portées par de longs pétioles.

(10) Cet acte anodin exprime clairement l'attachement de Mayamayali pour son cadet.

Les deux enfants marchaient vers leur père. Ils arrivèrent vers lui. Celui-ci était en train de couper un abattis. « Tu coupes un abattis, papa » lui dirent-ils. « Venez vers moi pendant que je coupe » leur dit-il. Et ils coupèrent l'abattis aux côtés de leur père. Les copeaux de bois s'en allaient dans la rivière et donnaient des poissons : des /paku/ (1), des /pakusī/, des /ipilāy/. Les copeaux de Wayamakalé ne s'en allaient pas comme il faut et ne donnaient pas de poissons : « Tu n'es pas mon fils » lui dit leur père. »

Ils rentrèrent à la maison de leur père. « Je vais déféquer », dit celui-ci, « il ne faut pas que ton frère cadet morde mes flèches », dit-il à l'aîné en partant. Mayamayali se tourna vers son petit frère : il mordait les flèches du père. « Descends », lui dit-il alors. Leur père revenait. Mayamayali recolla les flèches que son petit frère avait mordu (2). Leur père était maintenant arrivé. « Ton petit frère a mordu mes flèches » dit-il à Mayamayali. [Entrant dans une grande colère,] il dépouilla alors le cadet et jeta la peau qui se transforma en perroquet /kule/ tandis que le corps devenait un singe sapajou /kaʔi/. « Et voilà que ton petit frère pleure, va le chercher » dit le père à Mayamayali. « Non, je n'irai pas ; maintenant il est et restera comme ça », dit-il à son père. [Mais il ne lui pardonnait pas son geste].

Il se dépêcha de ramasser beaucoup de bois mort. « Pourquoi ramasses-tu tout ce bois ? » lui dit son père. « Je veux te brûler » répondit-il. « Brûle-moi » lui dit le père. Et tandis qu'il dormait, le fils fit du feu près de lui. Le père brûla et partit au ciel (3).

Pekū, juin 1976.

## LES VERSIONS WAYĀPI

Ces deux versions présentent des différences importantes. En effet la deuxième s'achève sur la montée au ciel du créateur, alors que la première adjoint comme suite à ce mythe l'origine des femmes actuelles et l'établissement d'une vie sexuelle normale.

L'informatrice de la seconde version n'ignore pas ce prolongement mais le considère comme distinct. L'appartenance des informateurs à deux groupes de parenté distincts et même antagonistes est peut-être à l'origine de cette différence.

En dehors de dissemblances de détail qui sont dues, à notre sens, aux qualités de conteurs de chacun des informateurs, il existe d'autres divergences beaucoup plus importantes. Ainsi la deuxième version ne parle pas de mer, mais de rivière, alors que la mer est capitale à travers toute la mythologie tupi. Plus encore, les informateurs divergent sur la cause de la montée au ciel du créateur. Pour le premier, la transformation du cadet en singe déborde sur l'établissement de l'alternance du jour et de la nuit. Ce n'est qu'après cet achèvement du monde que le créateur monte au ciel dans des circonstances dramatiques. L'intervention des Brésiliens est d'ailleurs jugée douteuse par Yawalu lui-même et laisse supposer que ce passage est une improvisation faite autour d'un mythe séparé, celui de l'alternance du jour et de la nuit, qui, chez les Wayāpi, est le thème d'une chanson.

La grand-mère Pekū quand à elle, souligne tout à fait différemment dans la deuxième version, une atmosphère de discorde entre le père et le fils aîné à propos du cadet. La mort du créateur est en fait un suicide par le feu, une reconnaissance de son impossibilité à vivre sur terre. Cette chute du mythe, d'aspect beaucoup plus cohérent, semble mieux correspondre à celles relevées chez les autres tribus tupi guarani.

## LES AUTRES VERSIONS DU MYTHE DES JUMEAUX

Si l'on se réfère aux travaux de DE GOEJE (1943), ce thème semble répandu à travers toute l'Amérique méridionale. Cependant au sein de versions très variées, deux grands groupes de mythes se dégagent : l'un propre aux populations Tupi, l'autre englobant surtout les populations de langues Arawak et Karib du nord du continent.

Les versions Wayāpi sont indubitablement liées au groupe Tupi et ne semblent pas avoir subi l'influence du thème Arawako-karib.

Le thème Tupi s'articule ainsi :

- le créateur (irrité) quitte sa femme enceinte ;
- l'épouse, guidée par les jumeaux (4) qu'elle porte, suit les traces de son mari ;

(1) /paku/. *Myteles pacou* Schom. Gros poisson plat.

(2) Ici apparaît plus distinctement que dans la première version, la complicité de Mayamayali avec son cadet.

(3) La crémation presque volontaire consomme le divorce entre l'espèce humaine et Yaneya. Il est remarquable de constater que cette coutume n'est pas pratiquée pour les morts chez les Wayāpi, mais est en revanche exigée par Dieu quand les âmes des humains qui n'ont pas mené une vie vertueuse sur terre, se présentent au ciel.

(4) Exprimée ou non (comme dans les versions Wayāpi) le fait de porter des jumeaux signifie pour tous les Tupi que l'épouse du créateur a eu des rapports sexuels avec un deuxième homme ; ce qui explique les problèmes de reconnaissance ultérieure de l'enfant légitime.

- en cueillant des fleurs ou des feuilles à la demande de ses enfants, elle se fait piquer par des guêpes ;
  - elle se fâche, les enfants bouddent ;
  - elle se trompe de chemin et se fait dévorer par un jaguar ;
  - les enfants survivent et restent chez les jaguars ;
  - l'aîné est toute adresse et beauté, le cadet bêtise et laideur ;
  - les jumeaux découvrent le meurtre de leur mère ;
  - ils essaient vainement de la venger ;
  - ils essaient vainement de ressusciter leur mère.
- [Chez les divers groupes Guarani, le mythe, après quelques aventures philosophiques, s'arrête là (CLASTRES, 1974).  
Chez les Tupimamba et les Tupi du nord, le mythe se poursuit].
- les jumeaux retrouvent leur père ;
  - le père distingue son vrai fils du faux grâce à une ou une série d'épreuves ;
  - l'aîné soutient son cadet.
- [La fin du mythe diverge : pour les uns (1),]  
— les jumeaux et leur père se séparent (le père va

au ciel et les enfants restent sur terre ou inversement).

[Pour d'autres (2)]

- le père accueille les deux enfants dans sa demeure.

En dépit de variantes ou de détails supplémentaires, ce mythe présente une grande unité dans le temps et l'espace. Au-delà de commentaires sur sa valeur morale, sa simple unité est un bon indicateur culturel des Tupi à travers l'Amérique du Sud.

Ce n'est pourtant pas sur le rôle d'indicateur culturel de ce mythe que nous voudrions insister en conclusion. En effet, le simple fait que dans un même lieu et un court laps de temps, nous ayons recueilli deux versions assez dissemblables, doit rendre les ethnologues prudents. Nous sommes souvent amenés à dresser le tableau d'une culture à partir d'éléments uniques ou parcellaires, et les blancs de l'information ne doivent pas nous faire envisager des bouleversements culturels ou historiques, là où il n'y a que fantaisie ou même pensée personnelle d'un individu.

*Manuscrit reçu au S.C.D. de l'O.R.S.T.O.M., le 4 octobre 1976.*

(1) Chez les Wayâpi et les Urulu (Huxley, 1960).

(2) Chez les Tupinamba du XVII<sup>e</sup> siècle (THEVET, 1575).

#### BIBLIOGRAPHIE

HUXLEY (F.), 1960. — *Aimables Sauvages*. Trad. par M. LÉVI STRAUSS, Paris.

THEVET (A.), 1575. — *Cosmographie universelle illustrée*, 2 vol., Paris.

CLASTRES (P.), 1974. — *Le grand parler. Mythes et chants sacrés des Indiens Guarani*, Paris.

GOEJE (C. H. de), 1943. — Initiation and Myths of the Indians of Guiana and Adjacent Countries. *Internationales Archiv für Ethnographie*, vol. 44, Leiden.